

I

Vous êtes au bon endroit

Ce matin, jeudi 8 janvier 2021, après une nuit blanche, je me suis fait plaisir. J'ai commandé un *Uber*.

Une heure et soixante-trois euros plus tard, je suis dans le hall du Centre de Psychothérapie. Il n'y a personne à l'accueil.

Je suis arrivé trop tôt.

À ma gauche, deux machines à café et un distributeur de soda dernier cri. À ma droite, trois chaises noires, solidaires.

J'attends.

À mes pieds, le sac à dos que j'ai acheté au Brésil et la très grosse valise bleue dans laquelle Charlotte s'était cachée, avant de partir avec moi là-bas...

Aujourd'hui, la valise est pleine de livres. J'ai aussi mon oreiller. Charlotte me manque.

Je suis toujours seul à l'accueil.

Un type sans dent passe devant moi en me saluant.

Il s'arrête à la deuxième machine et termine de rouler sa cigarette : « On a de la chance aujourd'hui, il y a du soleil. »

Une infirmière arrive avec son pistolet température. Elle le positionne sur mon front et déclare : 36,7°C.

Elle repart.

Je suis toujours avec mes valises.

Un jeune homme sort de l'ascenseur, en tongs.

Je croise son regard : dans ses yeux je comprends que je n'aurai pas dû, je détourne les miens.

Une secrétaire sort de son bureau. Elle me demande de la suivre.

Elle prend mes papiers d'identité avec ma carte vitale et me demande si j'ai ma carte bleue ou des espèces sur moi. J'ai trente-six euros et dix centimes ainsi que ma carte bleue.

Elle me propose de tout mettre dans un coffre mais m'avertit que je n'y aurai ensuite plus accès.

Et pour la machine à café ? Si je veux une boisson, c'est maintenant.

Je décide de garder ma monnaie et ma carte bleue.

Elle me parle comme si j'étais un habitué des hospitalisations... Je ne comprends rien. Je lui explique que c'est la première fois.

Du coup elle prend son temps.

Je retourne dans le hall d'accueil pour attendre une autre infirmière. Elle arrive, on prend l'ascenseur et je me retrouve réellement dans un hôpital, avec son service d'entretien, des couloirs étroits et des chambres alignées...

Quelques patients errent.

L'un demande en bégayant si ce soir il pourra mettre son masque du Paris Saint-Germain pour voir le match.

La réponse tombe, lapidaire : « Non ce n'est pas un masque homologué. »

Une aide-soignante prend ma tension : 12-4.

Elle me mesure et me pèse : quatre-vingt-douze kilos. Elle fait le tour de ma ceinture abdominale : cent quatre centimètres.

Je m'assieds en face d'elle et elle me pose toute une série de questions d'ordre médical.

J'ai envie de pleurer.

Elle me demande si je dors bien la nuit.

J'explique que ça devrait bien se passer, j'ai apporté mon oreiller.

J'ai envie de pleurer, Charlotte me manque.

En apprenant qu'il m'était interdit d'apporter mon oreiller, je fonds en larmes.

Elle me tend un paquet de mouchoirs en me disant : « Vous êtes au bon endroit ».

II

La journée sera longue

On me conduit vers *ma* chambre, la 207. Si j'avais dû choisir un numéro ça aurait été celui-ci.

J'ai un lit d'hôpital, un drap et une couverture marron. Au-dessus du lit, deux néons.

Une salle de bain avec douche, WC et lavabo ; le tout équipé avec des arceaux de soutien pour personnes handicapées.

Il est 11h, on me laisse là, m'informant qu'on viendra me chercher pour déjeuner. Les nouveaux sont à l'isolement les quinze premiers jours, ils mangent avant les autres patients.

On toque à ma porte, on m'attend dans le couloir. Celui qui ouvre la marche pour aller au réfectoire se dirige vers moi et me dit qu'il s'appelle Renaud.

Il a une veste chic vintage bleu turquoise, une casquette de titi parisien, un gros foulard qui sort de son col, type dandy. Il porte une paire de chaussures vernies à bout pointu. Son visage est fin, il a deux piercings à l'oreille. Il me fait penser à Noël « Helno » Rotat, le premier chanteur des Négresses Vertes, décédé d'une overdose en 1993.

Nous descendons au self, Renaud prend l'ascenseur. Je suis les autres par les marches, histoire de découvrir l'escalier. Je connaissais déjà l'ascenseur, je l'avais pris en montant.

Ce midi, c'est « riz et calamars en sauce avec coleslaw, fromage sec et mousse au chocolat » ; il est précisé : « un bout de pain par personne. »

Nous nous installons dans une salle « spécial isolement », qui est, en fait, la bibliothèque.

Je comprends vite que chacun a ses habitudes et sa place attitrée.

Quand j'entre dans la pièce, Renaud me dit : « Installe-toi où tu veux ; si ça te fait plaisir, tu peux manger avec moi ».

Je m'assieds face à lui.

Un moulin à paroles et une avalanche de questions : « J'adore les calamars. Tu es arrivé aujourd'hui ? Tu as déjà pris de l'héroïne ? Moi, pendant onze ans. Comme je me sens fragile je suis revenu, j'ai pris trop de médicaments pendant les fêtes ».

Il parle de lui sans s'arrêter, j'ai du mal à suivre...

Il vient peut-être de Rambouillet... ou de Trembley... En tous cas, il était à Trappe où il faisait de l'impro avec Alain Degois, le professeur d'improvisation théâtrale de Jamel Debbouze. Il a également été décorateur et maintenant il veut me montrer ses dessins...

Il ne s'arrête pas.

Je recule un peu, de peur qu'il ne postillonne partout dans mon assiette.

Une fois terminé, il sort deux morceaux de pain, un fromage et me dit : « Ça, ce sera pour mon casse-dalle. »

Je retourne dans ma chambre, le médecin arrive quelques minutes plus tard, il s'assied, sort une feuille de papier et un stylo, me demande si je suis sous traitement.

Je réponds que non.

Il me dit : « On va vous donner du *Seresta*, 25 milligrammes matin, midi et soir. ».

Il repart.

Quinze minutes plus tard, une infirmière arrive avec un broc d'eau en plastique rose et trois pilules : une blanche et deux rouges.

Je demande : « C'est quoi les deux rouges ? »

Elle me répond : c'est juste des vitamines en plus du *Seresta*.
J'avale le tout.

En partant, elle me dit qu'il faut finir le broc d'eau avant ce soir.

Quinze minutes plus tard, je m'endors et me réveille après deux heures de sommeil, un peu vaseux.

Je bois deux grands verres d'eau.

Je vais aux toilettes, je ne trouve pas la lumière, j'appuie sur un bouton rouge et une infirmière arrive en courant.

Je me suis trompé de bouton, je m'excuse.

Il est 18h, on vient me chercher pour le dîner : « endives au jambon, salade verte, yaourt nature. »

Je m'installe à une nouvelle table, toujours dans la même salle.

Un membre du personnel soignant me demande de changer de place, je m'exécute sans comprendre.

Le repas avalé, de retour dans ma chambre, le sourire revient quand je vois le nom de Charlotte apparaître sur mon téléphone.

Je décroche et passe les dix plus belles minutes de ma journée : elle va bien et prend de mes nouvelles.

Je vais chercher mon traitement du soir, je fais la queue, une certaine Gwenaëlle qui attend, me demande mon prénom et me dit que tout le monde se tutoie ici.

Je vais en direction du fumoir du deuxième étage, histoire de demander, vraiment penaud, une cigarette à un fumeur. C'est une fumeuse, elle s'appelle Maria, et a l'air vraiment épuisée. Elle se laisse taxer. Nous fumons.

Je décide d'aller me coucher.

Je m'endors, il fait très chaud dans la chambre.

J'ouvre les yeux à 3h complètement trempé, en nage, j'ai froid, je me rendors.

À 7h on frappe à ma porte : c'est l'heure du réveil.

Je me rendors.

À 8h on frappe à nouveau : je dois descendre prendre le petit-déjeuner. Pour moi, ce sera un bout de pain, du beurre et un thé.

Un des patients allume la télévision, les autres demandent les clips de *M6*. Cela tombe malheureusement sur Calogero, Maxime Le Forestier suivra avec une version de *Né quelque part*, coupée après une minute trente par la publicité.

Je remonte dans ma chambre et me dirige vers le bureau des infirmières pour mon traitement du matin.

Elles me demandent si j'ai bien dormi, je réponds que j'ai eu très chaud, on me dit que c'est normal, c'est le sevrage.

J'explique que j'ai baissé le radiateur et que ça va mieux.

L'une me rétorque : « Non c'est le sevrage, je ne suis pas médecin mais votre traitement est vraiment trop léger. »

Elle me demande de tendre la main pour voir si je tremble.

On dirait qu'elle est déçue : « Oh bah non, c'est bizarre, rien, pas même un léger tremblement... »

Je me sens gêné, navré de cette déception médicale.

Je file prendre ma douche et reviens les voir : « Je suis désolé, j'ai fait ma valise en vitesse et j'ai oublié de prendre du savon. »

Réponse : « Vous pourrez en acheter dans quinze jours, en attendant, vous vous laverez à l'eau ». Je réponds que mes odeurs ne vont pas forcément me déranger, mais que pour les autres, ça risque d'être pénible. Un aide-soignant complaisant me propose de le suivre et m'offre un tube d'après-shampooing. C'est parfait, ça mousse et il y a les propriétés du savon écrites sur l'emballage.

Avant de prendre ma douche, je vais au fumoir. Je croise Oliver, à l'isolement depuis onze jours.

Il porte une minerve. Il est fan de Lacoste, il a le crocodile tatoué sur le bras, qu'il me montre fièrement.

Il m'offre une cigarette roulée, je la fume seul.

Après ma douche, un nouveau médecin vient prendre de mes nouvelles. Il insiste sur mon mal-être, mon sevrage, mes tremblements et demande à voir mes mains...

Lui aussi est très déçu : je me sens bien et je n'ai toujours aucun tremblement. Pour se rassurer, il me dit que cela va arriver, que je vais finir par me sentir mal et que ce sera normal...

Et il s'en va.

Il est seulement 11h, j'ai le droit d'aller au fumoir et c'est tout.

La journée sera longue.

III

On me réveillera

Une gentille soignante me réveille à midi pour le déjeuner.

Tout le monde m'attend dans le corridor.

Renaud m'interpelle : « On t'a trouvé un nom ; tu sais comment on t'appelle ? ». Je réponds par la négative et il me dit : « La marmotte ».

Je baille sous mon masque.

Dans la file d'attente du self, Oliver explique qu'il a enfin reçu son nouveau téléphone chinois, mais qu'il n'arrive pas à régler l'heure. Je lui conseille d'activer la géolocalisation. La suite se fera toute seule.

Pour ce repas, je suis à la table de Julien.

Julien, ses parents sont en Bretagne, il n'est pas ici de son plein gré.

À peine commençons-nous à manger, qu'il sort son téléphone, ouvre une application et m'explique que ce week-end, comme tous les week-ends, sa capitale va se faire attaquer. Il joue à *State of Survival*.

Il faut qu'il soit concentré.

Nous mangeons nos endives au jambon en silence.

Sur le chemin de ma chambre, je m'arrête devant la machine à café pour m'offrir un « latte crème brûlée ». C'est une vraie douceur apaisante.

J'aime.

Renaud frappe à ma porte.

Il a prévu de sortir cet après-midi et me demande si j'ai besoin de quelque chose. Je lui donne vingt-cinq euros pour qu'il m'achète deux paquets de cigarettes et un *Savon de Marseille*, grâce auquel je pourrai aussi faire ma lessive à la main. Ici, il n'y a pas de laverie.

Je m'allonge sur mon lit et, trois heures plus tard, il revient avec ma commande et me rend la monnaie.

Je vais immédiatement dans le fumoir inaugurer mon paquet et rendre à Maria les deux cigarettes offertes la veille.

Il est 18h, nous descendons pour le dîner.

Je suis encore à la même table que Julien et son téléphone. Il me prévient de suite : « Désolé, je ne suis pas bavard, mais ce week-end... » ; je l'interromps : « Oui-oui je sais : ta capitale est attaquée. Aucun souci. »

Entre deux bouchées de pizza, j'arrive à croiser son regard et entamer un début de discussion.

Malheureusement, je viens de terminer mon yaourt, une infirmière m'interrompt et exige que je quitte le réfectoire : « C'est la règle, quand vous avez terminé votre dessert, il faut partir ». Je plante donc Julien au milieu de sa phrase.

Moralité : pour discuter avec un autre patient il faut se synchroniser en mangeant à la même vitesse que lui.

Un petit tour au fumoir...

Je suis avec Renaud et un autre patient.

Ils discutent de la situation sanitaire actuelle.

Je les écoute en silence : « T'as vu en Grande-Bretagne ? C'est l'hécatombe ! » dit l'un, « Oui c'est clair » répond l'autre. Et ils enchaînent : « De toute façon, c'est clair et même évident, la Covid a été créée par l'homme pour tuer tous les malades et les pauvres ».

Ils me regardent écraser ma cigarette.

Je dis simplement : « La bonne nouvelle c'est que dans tous les pays du monde il y a plus de 99,8% de survivants. Tu as autant de chance de gagner au loto que de mourir de la Covid. »

Ça fait sourire Renaud qui me remercie pour ces paroles positives.

J'attends 19h15 avec impatience.

Mon frère et mes sœurs ont prévu de faire un WhatsApp avec moi.

Message de 19h04 : « Oups, désolée je sors des courses, possible 19h30 ? »

N'ayant absolument aucun rendez-vous de prévu dans mon planning vide, je réponds : « OK ».

Il est 19h30, ça sonne enfin.

Je suis heureux.

La conversation durera vingt bonnes minutes.

C'est bien.

Ça m'a vraiment mis en forme, je suis content, je me lève d'un pied vif et décide de prendre mon traitement du soir pour

m'assommer : trop de bonne humeur risquerait de m'empêcher de dormir.

J'avale mes cachets et dis à l'infirmière : « Ça fait quand même du bien quand ça s'arrête votre machin, on se sent bien. » « Pourquoi ? Avant vous aviez des doses plus importantes ? » demande-t-elle. « Non c'est la première fois pour moi ».

Je m'endors sur les coups de 22h.

Un bruit me réveille, la porte de ma chambre s'ouvre en grand, je me demande ce qu'il se passe, puis elle se referme.

Je retrouve le sommeil, sans être pleinement rassuré...

Ma porte s'ouvre à nouveau, je regarde l'heure : 3h.

Je demande à voix haute en me redressant : « Que se passe-t-il ? ».

Une infirmière me répond : « Rien, je vérifie juste que vous dormez. »

Du coup j'essaie de me rendormir.

À 6h, rebelote...

Je demande : « Mais que faites-vous ? »

J'apprends qu'elle vient à minuit, 3h et 6h avant de finalement nous réveiller pour de bon à 7h.

C'est décidé, à partir de maintenant, je ne m'endormirai plus avant minuit, cela ne sert à rien puisqu'on me réveillera.

IV

Ce sera la dernière

Au petit-déjeuner j'ai pris un grand plateau au lieu d'un petit, tout le monde est mort de rire. Grand bien leur fasse ! « Désolé c'est la première fois... »

On me répond en riant : « On espère que ce sera la dernière. »

V

Le regret du sourire

Aujourd'hui c'est dimanche : viennoiserie !

Je l'avale rapidement, pressé de retrouver mon ordinateur et de continuer d'écrire.

Une fois le texte rédigé et envoyé à mes proches, je me rendors de 11h à midi.

On me réveille pour aller manger.

Dans la file d'attente, les autres patients me demandent si je ressens un manque. Ils me parlent de drogue ou d'alcool, mais moi, c'est Charlotte qui me manque.

Voilà plus de quatre mois qu'elle m'a quitté sans discussion.

C'est pour ça que je suis ici aujourd'hui : soigner mon manque et ma peine.

À ce qu'il paraît, selon elle, c'est anormal d'être en manque quand on aime quelqu'un.

Pendant le repas, je dis à Renaud qu'il me fait penser à Helno des Négresses Vertes. Cette comparaison semble lui faire plaisir.

Il me dit : « Oui, tu sais, c'est ma génération. Tu connais Les Satellites ? J'ai chanté avec eux sur scène ». Il a vécu à fond la période punk française, Mano Negra, Berrurier Noir... Et à ma

grande surprise, il m'informe avoir vu sur scène Steel Pulse et Black Uhuru, deux groupes légendaires du reggae roots.

Après le déjeuner, je trouve sommeil jusqu'à 17h30.

Vers 19h, après le dîner, je fume deux cigarettes en compagnie de Maria et Gaspard.

Maria est institutrice en CM2 et aime un peu trop les mojitos.

Nous discutons du traitement.

Je m'aperçois que le mien est vraiment léger, comparé au leur, juste un demi-cachet trois fois par jour.

Quant à Maria, c'est seize comprimés avant de se coucher.

Avec Gaspard nous plaisantons sur cette quantité astronomique et il dit en rigolant : « En fait, tu as un médicament pour faire passer le premier cachet, puis un autre pour t'aider à digérer le suivant et ainsi de suite ».

Nous en rions.

J'en rajoute une couche : « Et ça, c'est le cachet pour t'asseoir, celui-ci pour te lever... Si vous comptez courir, prévenez-nous, on vous en prescrira un nouveau... Attention, demain midi, c'est poisson, on vous en donnera un autre car celui-ci est pour la viande... Et en voici un dernier qui servira à tirer la chasse si vous allez aux toilettes ! »

Nous partageons un bon moment de rigolade, les autres me font remarquer : « C'est tellement vrai ! »

Ce soir je suis en forme, souriant et heureux.

Je passe quelques coups de téléphone avant de me coucher.

J'appelle Benoît qui me répond avec plaisir alors que je le dérange dans l'isolation du studio de ses locataires qu'il est en train de refaire à La Gaude. C'est amusant, je l'entends travailler et faire des efforts en même temps que nous discutons.

Ensuite, j'appelle mon oncle Jean-Luc.

Issu d'une famille très nombreuse, j'ai une vingtaine d'oncles.

J'aime beaucoup discuter avec Jean-Luc.

Il a été comédien, directeur du théâtre d'Auxerre et... aumônier de l'hôpital psychiatrique de Montfavet. Ma situation l'intéresse, nous échangeons.

Ensuite j'appelle Anthony, le mari de ma cousine Magali.

Il y a un peu plus d'un mois, j'étais chez eux à Bourgbarré, à côté de Rennes, et nous avions brassé de la bière ensemble, un *Smash Citra* ; je lui avais montré comment faire.

Ce soir, en direct au téléphone, il ouvre une bouteille : miracle, elle pétille ! Le houblon *citra* que nous avons choisi donne des arômes d'agrumes et de litchi.

Il apprécie sa bière.

De mon côté, j'apprécie qu'il apprécie sa bière.

J'ai le sourire, je suis heureux.

Comme nous sommes dimanche soir, j'appelle Charlotte pour lui demander si elle a passé un bon week-end.

Elle a souvent son téléphone en mode silencieux, je le fais sonner trois fois.

Elle décroche : « Oui Grégoire... Qu'est-ce qu'il y a ? » Ma gaieté me remplit le cœur : « Coucou mon Amour, je ne te dérange pas ? », elle me répond : « Si, j'allais me coucher ». Je remarque : « Ah ! Alors je t'appelle pile au bon moment. Tu as passé un bon week-end ? » ...

Sur cette question elle me répond avec froideur et aigreur : « Si je ne décroche pas, c'est que je n'ai pas envie de te répondre. Déjà que tous les jours tu m'envoies un mail avec le récit de tes histoires, ça suffit. »

Une grande tristesse m'envahit.

Je mets fin à la conversation, désespéré.

Je m'endors triste.

Je regrette d'avoir souri ce soir-là.

VI

Je veux bien les croire

Je fais un rêve débile : nous allons au cinéma entre amis.

Mes amis sont Mathieu Kassovitz, Maïwenn, JoeyStarr et Clarisse, une membre du staff de l'*ESWC*, la coupe du monde des jeux vidéo pour laquelle j'étais attaché de presse pendant cinq ans. C'est amusant, car c'est une personne que j'ai peu vue et très ponctuellement.

À 3h du matin, une infirmière interrompt mon rêve, elle ouvre la porte, sans aucune délicatesse, pour savoir si je dors... Je lui dis bien fort « Oui-oui ! C'est bon, je dors ! », elle referme la porte. Puis ça recommence à 6h23, pareil :

« Oui-oui ! Je dors ! », et enfin, à 7h15 elle ouvre toutes les portes du couloir pour donner l'heure.

Avant même qu'elle n'ouvre ma porte je crie « Oui ! Je sais, il est 7h15 ! ».

À 8h, avant le petit-déjeuner, je vais voir les infirmières et explique le désagrément causé par leurs réveils nocturnes multiples.

Réponse : c'est comme ça et pas autrement.

J'insiste : « Je pensais que dans un lieu comme celui-ci, le repos et le sommeil étaient primordiaux. »

On me rétorque : « Dans quelques jours vous serez tellement fatigué que vous ne vous réveillerez plus. »

Effectivement à ce rythme-là, je veux bien les croire.

VII

Même pas mal

Dans ma chambre, j'ai déplacé le bureau et ma chaise pour les placer à côté de ma grande fenêtre en verre et profiter de la lumière de l'hiver.

De fait, avec cette configuration, la baie vitrée, la table et mon lit sont alignés.

En début d'après-midi, le docteur Sabir vient me rendre visite.

Habituellement, il s'assied sur la chaise pour me parler.

Ce nouvel agencement le déstabilise, il reste debout pour discuter :

« Comment vous sentez-vous ? »

Ça va très bien, je me sens bien.

« Pas d'envie de boire ? Pas de tremblement ? »

Je lui réponds calmement :

« Non, rien. Vous savez, je bois juste quelques bières par jour, trois ou quatre, celles que je brasse ou que j'achète dans des caves spécialisées ou dans celle où je travaille. Toujours en dégustation avec des clients ou mon patron. Rien dans le commerce de grande surface, aucune bière industrielle. C'est le houblon que j'aime avant tout, pas l'alcool. »

Il me répond que si je bois, ne serait-ce qu'une seule bière par jour, c'est que je suis alcoolique et qu'il faut absolument que j'arrête de brasser ma bière.

Sur cette remarque, j'objecte que je suis surtout ici parce que je n'arrive pas à sortir de la profonde dépression dans laquelle je suis depuis le départ soudain de ma femme et que mon addiction est plutôt portée sur elle...

Ensuite, j'ai bien envie de lui demander si lui, en prescrivant des médicaments, passe son temps à les consommer.

Je préfère me taire pour ne pas me mettre mon médecin à dos.

Au fond de moi, je me dis que sa position sur l'alcool n'est peut-être pas forcément impartiale du fait de sa confession religieuse... Mais je ne veux pas rentrer dans ce débat.

Je lui dis simplement que nous devons sûrement être soixante-cinq millions d'alcooliques en France avec son raisonnement.

Il ne me répond pas.

Il me demande si mes nuits se passent bien.

J'explique ma difficulté à me rendormir à chaque fois que les infirmières me réveillent à minuit, 3h, 6h et 7h.

Sur cette remarque, il me suggère un traitement chimique pour ne pas être réveillé... Bref, c'est une réponse de psychiatre qui a les mains pleines de médicaments.

Je lui suggère plutôt un traitement humain et propose que le personnel soignant de nuit évite simplement de claquer ma porte toutes les trois heures...

Qu'avec ce système révolutionnaire qu'on appelle « la douceur des gestes », je ne serais sûrement pas réveillé.

Il réfléchit quelques instants et confirme qu'effectivement, ça peut être une bonne idée, et qu'il faut que j'en parle aux infirmières de nuit avant de me coucher... et il s'en va.

Cet imbécile m'a énervé.

J'ai une petite bouteille de *Coca-Cola* à côté de moi que je bois d'une traite, très vite, en restant allongé, comme un idiot.

En me relevant, évidemment, je vomis tout, mon Coca et mes coquillettes du midi...

J'essaie de me calmer.

Je sors dans le couloir et mesure sa longueur avec mes pas : quarante mètres.

Je me dis que si je fais soixante-quinze allers-retours en courant, j'arriverai à six kilomètres. Je donne l'info à Renaud, qui me dit : « Bonne idée, je vais le faire avec toi ! »

Le couloir étant étroit, nous ne pouvons courir côte-à-côte, je lui suggère donc de partir d'un bout, et moi de l'autre, face à face. Finalement, il me dit qu'il a un problème de poumons, de cœur, de tympan, de genou, de cheville et de pied, et donc, qu'il ne peut pas courir.

Je rentre dans ma chambre pour effectuer quelques pompes, ça me fait du bien. Les cachets du matin et du midi font leur effet, je m'allonge et dors pendant deux heures.

On se retrouve tous pour le déjeuner.

Julien a la bonne idée d'allumer la télévision, nous regardons *Quotidien*.

Je suis face à Renaud qui est face à la télé.

Il commente absolument tout... Les images, ce qu'il lit, ce qu'il entend, ce qu'il fait : « Mayonnaise, sel, fourchette, ... » En dix minutes je suis épuisé. Je m'empresse de terminer mon dîner pour m'échapper. Résultat, j'ai mangé beaucoup trop vite.

Je retourne dans ma chambre et regarde *Victoria* de Sebastian Schipper, un film allemand de 2014, tourné intégralement en plan séquence, c'est impressionnant.

Une fois terminé, je retrouve Gaspard et Maria au fumoir, ils s'entendent vraiment bien, c'est un plaisir d'être avec eux, des moments chaleureux toujours plein de sympathie.

Je leur dis que Renaud me fatigue mais que je l'aime bien, qu'il me parle sans arrêt et n'écoute absolument pas quand on lui répond.

En finissant cette phrase, je me rends compte que ça n'est pas le genre de choses qu'on dit ici : parler sur le dos des autres.

Je viens de donner une mauvaise image de moi-même.

En allant me coucher, je demande à l'infirmier de nuit de faire attention à ne pas claquer ma porte toutes les trois heures : le message est reçu.

Je passe une bonne nuit pleine de rêves concrets, rien d'absurde.

Je vois mon grand-père Michel Pascal, aujourd'hui décédé, distribuant des enveloppes de cadeaux pour Noël.

Dans la mienne, il y a un Ferrero Rocher.

Je revois aussi ma mère adoptive, Colette, qui me surprend en train d'uriner à côté de la cuvette et qui me parle en allemand. Et comme, demain, c'est le jour de mon test PCR pour la Covid, dans mon rêve, mon neveu Benjamin m'explique en détail la procédure en me rassurant et en me disant avec son flegme caractéristique, haussant les épaules et baissant les yeux : « Non, c'est rien, c'est facile, ça fait même pas mal. »

VIII

Il s'appelle Renaud

Je me réveille en pleine forme en écoutant le titre *96 Tears* de Big Maybelle, une vraie perle de l'*America's Queen Mother of Soul*.

Cela me propulse dans une grande forme, je sors de ma chambre, Renaud m'attend devant...

Je le salue et lui parle de ce morceau et de cette artiste.

Il ne m'écoute pas et me parle d'autre chose.

Pendant le petit-déjeuner il chante *Face à la mer* des Négresses Vertes.

Il me parle musique, je lui réponds, j'essaie d'échanger avec lui et il me demande de lui fournir des playlists, il est sur *Spotify* comme moi.

Je retrouve toujours Maria et Gaspard au fumoir, nous entamons une conversation que nous ne pourrons pas continuer.

Renaud arrive avec un cahier, nous interrompt et nous montre des plans d'agencement d'appartement ; c'est propre et précis, on lui dit.

Il retourne dans sa chambre en vitesse et revient avec un nouveau cahier, cette fois-ci ce sont des portraits réalisés avec beaucoup de talent : Gandhi, Jimi Hendrix, Philippe Manœuvre, des SDF...

Nous sommes tous bluffés.

Je m'assieds à mon bureau pour commencer ma session matinale quotidienne d'écriture. Au bout de cinq minutes il tape à ma porte, j'ouvre et il me tend un livre de Christophe Alévêque, *Surtout n'oubliez pas d'avoir peur !*, en déclarant : « Tu verras c'est très drôle, je l'ai pris en bas à la bibliothèque. »

Je le remercie, referme la porte et retourne à mon ordinateur.

Deux minutes plus tard, il retoque à ma porte et me donne un papier : « Tiens, c'est mes coordonnées, téléphone, adresse, nom et prénoms, comme ça tu pourras m'envoyer de la musique », je lui dis : « Avec plaisir ! » et je reviens à mon récit.

J'ai un nouvel ami, il s'appelle Renaud.

IX

La nuit se passe

En début d'après-midi, on vient me chercher pour effectuer mon test PCR Covid. Toute l'aile des confinés à laquelle j'appartiens est conviée à suivre une infirmière à l'extérieur.

J'enfile bonnet, écharpe et blouson.

Nous sortons tous en file indienne pour nous rendre dans un autre bâtiment.

Il fait froid, il pleut, nous attendons notre tour contre un mur, sous la pluie.

Chaque patient rentre à l'appel de son prénom, j'en entends quelques-uns crier de douleur.

Maria me dit : « Ça y est, c'est fait, mais je te préviens c'est pas des tendres, j'ai déjà fait ce test plusieurs fois et c'est la première fois que cela me fait aussi mal. »

Elle a les larmes aux yeux.

C'est mon tour.

« Asseyez-vous monsieur, mouchez-vous légèrement, remettez votre masque sur vos lèvres, levez la tête et ouvrez grand la bouche. »

Elle sort une immense touillette à café d'une douzaine de centimètres et l'enfonce aussi loin qu'elle le peut dans ma narine droite jusqu'au sinus et là, elle tourne, tourne et retourne et touille violemment à l'intérieur.

Ça fait un mal de chien.

Une fois la touillette retirée, j'ai des larmes plein les yeux et elle me dit : « Dès que vous êtes prêt, on passe à l'autre narine. »

Je ne suis pas sûr d'être prêt.

Je respire un grand coup, je lui dis ok, et c'est reparti.

Crénom de nom, c'est encore plus douloureux la seconde fois.

Je ressors dans le froid en éternuant.

J'ai un gros mal de crâne.

Clémence, qui passe après moi, hurle de toutes ses forces.

C'est maintenant au tour de l'infirmière qui nous a accompagnés.

Elle ressort en larmes, les yeux rouge vif, et affirme fièrement : « Vous avez vu ? Je n'ai pas crié ! ». Je lui fais remarquer en souriant : « Oui, mais vous avez pleuré. »

Elle me sourit.

Dans l'après-midi, en discutant avec Maria, je lui apprends que, depuis quatre jours, j'écris tout.

Elle demande à lire.

Je lui tends mon téléphone et elle commence...

Elle est touchée en lisant mes mots.

Cela me rassure, je me dis que je n'ai pas écrit n'importe quoi.

Elle me rend mon portable et me lance : « Allez ! Va vite écrire la suite, j'ai hâte de lire le reste ! »

Je retourne dans ma chambre et je m'endors en pensant à ce que je pourrais encore raconter.

La nuit se passe.